

Train de nuit pour Lisbonne
Pascal Mercier
Traduit de l'allemand (Suisse) par Nicole Casanova
Maren Sell

Entretien avec Pascal Mercier
par Laurence Patrice.

LP : Vous êtes d'abord philosophe, auteur de différents essais qui ne sont pas traduits en Français. Je voudrais donc vous demander ce qui a motivé votre passage à l'écriture romanesque?

PM : Dans un sens, commencer à écrire, c'était une petite révolution émotionnelle car j'avais le sentiment que la vie académique ne me suffisait plus. C'est un cadre strict, un langage technique. Vous savez que les sujets philosophiques sont souvent couverts d'une façade de jargons et j'avais l'impression d'avoir perdu les sujets centraux, fondamentaux. Il me fallait retrouver les motifs originaux par lesquels j'avais commencé à étudier la philosophie donc si vous voulez, j'ai pris le « train de nuit » et fait un voyage au pays de l'imaginaire. Personnellement, j'ai eu le sentiment de me retrouver moi-même et de reprendre contact avec la part du rêve. Originellement, c'était la motivation la plus forte quand j'ai commencé la philosophie, il était donc essentiel d'y revenir. Quand j'étais étudiant en Suisse, j'allais beaucoup au cinéma, deux ou trois fois par jour, voir des films français en noir et blanc, comme ceux de Melville par exemple avec Gabin, Ventura, Signoret, etc. Je les ai tous vus. Et la dimension cinématographique, son espace d'imaginaire, c'était là où je me sentais chez moi. L'université, c'est l'espace analytique, la réflexion et finalement à trop y vivre vous y perdez le don de l'imagination.

LP : Justement vous évoquez les films français des années 1950-1960, l'ambiance, le suspens des Melville, or vous-même, dans ce roman, réussissez à créer une atmosphère presque de thriller alors que vous touchez à l'essence même de la nature humaine, au plus profond des conflits de la pensée. L'obsession de Gregorius à découvrir tout ce qui concerne la vie d'Amadeu de Prado s'apparente à une véritable enquête.

PM : Oui, Gregorius a quelque chose en commun avec un détective, c'est son besoin de cerner, de comprendre les vies des autres et ainsi reconstruire les motifs, reconstruire le monde intérieur qui éclaire leurs réactions, leurs choix, leurs réflexions. En ce sens, c'est un thriller bien qu'il n'y ait pas beaucoup d'action... Je garde toujours à l'esprit cette définition de Milan Kundera qui dit que le roman doit être une méditation poétique sur un sujet. Et puis il y a quelque chose dans un roman qui est tout aussi important que le sujet, les personnages ou l'action, il s'agit du ton. Ce ton du texte fait sa mélodie, son rythme, sa musique par laquelle on transporte du contenu au moyen de la forme. N'est-ce pas d'ailleurs la définition classique de la poésie ? En fait, ce roman-là est construit comme une fugue et pour moi précisément, ce serait une fugue de Bach. Il faut toujours se demander quelle est la musique derrière le livre. Le ton du roman, en fond, est celui du sacré parce qu'Amadeu, bien qu'il ait perdu la foi, perçoit les choses les plus importantes de la vie comme un homme religieux. Il a profondément ancré en lui le sens du sacré.

LP : La musique de l'esprit d'Amadeu constitue un roman dans le roman puisque vous lui avez créé une œuvre, sorte de livre de mémoires ou de pensées, dont la découverte détermine le départ de Gregorius pour Lisbonne...

PM : À l'origine, j'avais écrit juste quelques textes épars qui sont ainsi devenus dans le roman les écrits d'Amadeu de Prado. J'ai ainsi découvert que je pouvais écrire avec un son, une mélodie, un style que je n'avais pas utilisé avant. J'avais le sentiment que ce rythme me permettait d'aborder de grands sujets de la nature humaine. C'est difficile, il faut pouvoir créer une scène linguistique particulière pour ne pas parler d'une manière ridicule ou pathétique ou grandiloquente. J'avais donc trouvé ce ton-là et puis il m'est apparu alors que moi-même, l'homme qui venait de Berne, élève issu d'un milieu modeste, pas du tout poétique, ne pouvait pas correspondre à ces textes-là, à ce ton-là. Il me fallait donc inventer un homme, un caractère qui pouvait avoir écrit cela. Donc au départ, Prado était juste celui qui avait la dimension de ces écrits et le reste, la construction de sa destinée s'est imposée après.

LP : Pourquoi sa vie, son passé se sont-ils ancrés à Lisbonne et de manière générale dans l'Histoire de ce XX^e siècle portugais ?

PM : Déjà, la nature des textes de Prado a une similarité avec celle des textes de Pessoa ; ce n'est pas vraiment le même ton mais la même famille de tons. Puis Gregorius est un type de personnage, avec sa culture, sa façon de l'appréhender, qui appartient plus au XIX^e siècle. Dès lors, Lisbonne est certainement la grande ville qui demeure la plus proche du XIX^e par son aspect, sa topographie. Mais la raison centrale pour choisir Lisbonne et le Portugal tient à ce qu'il fallait que Prado ait un père, un juge qui travaillait sous une dictature, je voulais m'intéresser à un conflit moral entre père et fils. Mais les Prado sont d'origine noble, le père juge ne pouvait pas se compromettre sous Mussolini, Hitler ou Franco, autant de dictateurs issus du vulgaire. Salazar, lui, est différent, il était très intelligent, cultivé, d'une brutalité plus subtile qui pouvait ainsi séduire quelqu'un comme le juge Prado. Et puis je voulais aussi aborder le sujet de la résistance. Je reviens d'ailleurs à Jean-Pierre Melville. Très jeune, j'ai vu son film « L'Armée des ombres » sur un réseau de résistance français. L'héroïne, jouée par Signoret, finit avec son accord par être supprimée par les siens car elle sait trop de choses et son arrestation par la Gestapo mettrait le réseau en danger. Elle accepte de mourir si c'est de la main de son amant Ventura. Cette histoire m'a profondément bouleversé, ce fut véritablement une révolution déterminante dans ma conscience morale. Je tenais donc à parler de cette expérience et le caractère de Prado, tel qu'il m'est peu à peu apparu dans les textes, pouvait bien sûr me permettre d'introduire le sujet de la résistance.

LP : La quête de Prado permet aussi à Gregorius de rencontrer des personnages de femmes toutes inoubliables à leur façon, comme les sœurs de Prado.

PM : L'aînée m'a permis d'approcher un thème qui m'obsède : le refus du temps qui passe chez certains êtres. Et puis tout débute avec une femme qui a presque fonction d'ange annonciateur à Berne. Cette Portugaise qui, juste par un mot, va donner l'impulsion folle du départ de Gregorius. J'ai beaucoup travaillé à partir de photographies. L'expression des visages me permet d'imaginer le profil intérieur des personnages, des femmes en l'occurrence, à part pour Estefânia, trop imposante, trop belle, trop fascinante pour Prado puis pour Gregorius. Il n'était pas nécessaire qu'elle ait un visage. Elle est la dernière étape essentielle de ce grand voyage intérieur que fait Gregorius tout au long du roman. Et ce fut aussi un grand voyage de l'extrême pour moi, de me laisser porter par le seul flot de l'imagination.

© Page des libraires.